

Une jeune pionnière

Autor(en): **Feller, Magali / Forster, Simone**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **84 (1996)**

Heft 7

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-281012>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

vous ne seriez pas féministe quand même? comme si c'était la pire des tares. Je n'ai jamais entendu quelqu'un me dire... Ah! toi aussi, tu es féministe, ça m'intéresse... Dans un job d'été, mon patron m'a dit l'an passé... Quoi! vous seriez féministe? On se sent exclue, mise dans un ghetto alors qu'en fait tout le monde est féministe. En tout cas, tous mes copains et copines si on leur parle d'égalité, ils sont féministes à leur façon mais le terme n'est jamais utilisé avec admiration. Je trouve qu'être féministe, c'est très moderne, c'est le mot qui fiche tout en l'air. Si on demande autour de soi: «est-ce qu'il y a des inégalités entre hommes et femmes, tout le monde répond: OUI, es-tu pour l'égalité entre femmes et hommes? Réponse: OUI, mais es-tu féministe? Réponse: NON. Le féminisme est perçu comme quelque chose de trop revendicateur.»

Françoise, 24 ans, étudiante en psychologie, se considère féministe mais pas à 100%. D'ailleurs, elle trouve les cours *Femmes et Société* de l'Université de Lausanne trop poussés, même si des garçons les suivent. Quant aux garçons féministes? «Si on leur demande un service, ils nous disent: vous avez l'égalité, alors débrouillez-vous!»

Réponse d'un garçon, justement.

Daniel, 18 ans, employé de banque: «J'ai vu des débats, qu'est-ce qu'elles gueulaient ces femmes! Il y en a qui poussent à l'extrême, genre «les hommes ne devraient pas exister»... Quand même! Je ne trouve pas l'étiquette gênante, ça dépend des arguments qu'on donne. A mon avis, on perçoit mal les féministes à cause de l'image publique qu'elles montrent, dans les émissions télévisées par exemple.

Je ne pense pas néanmoins que le féminisme ait été inutile. L'égalité dans le travail? Oh, tant que les hommes seront patrons... C'est pour ça que ça prendra du temps.»

Brigitte Mantilleri

Propos recueillis par:
Perle Bugnion-Secretan,
Simone Chapuis, Simone Forster,
Martine Jaques-Dalcroze,
et Michèle Michellod,



UNE JEUNE PIONNIÈRE

Magali Feller est la première femme à obtenir son Certificat fédéral de capacité d'électricienne à Genève. Elle est aussi une des filles de la bande des quatre qui a créé «*La Poilue*» (voir encadré). Interview.

Les femmes de votre génération ne se déclarent, en général, pas féministes. Mais vous, vous affirmez l'être. Pourquoi?

J'ai fait l'expérience des mouvements féministes à Berlin. J'ai passé une année dans cette ville après avoir passé mon bac. Il y avait beaucoup de cafés et d'établissements réservés, au moins une fois par mois, aux femmes. Se retrouver dans des endroits protégés, c'était vraiment enrichissant, autre chose que les vestiaires des salles de gymnastique ou les salons de coiffure. On sentait une quête d'identité, une recherche. J'ai

aussi vécu un choc, le 8 mars. Il y avait partout des manifestations à Berlin. Le soir, dans le quartier alternatif du Kreuzberg, la salle des spectacles était exclusivement réservée aux femmes. Cet immense espace était bondé. On sentait une force en mouvement. On avait soudain un sentiment de puissance.

Est-ce cette découverte des mouvements féministes berlinois qui vous a donné l'idée, de retour à Genève, de créer le journal «La Poilue»?

Oui, nous étions quelques copines à se lancer dans cette aventure. C'était

EBOURIFFANTE, LA POILUE GENEVOISE

En cinq, six pages A4 - c'est selon l'inspiration -, les jeunes rédactrices décoiffent un thème: *La Poilue Multimix, La jeune Eve féministe...* Et signent: Une araignée du soir, l'araignée noire, Mygale, une poêle. Elles passent au peigne, plus ou moins fin, la mixité, histoire de justifier le fait qu'elles se rencontrent entre poilues, épilées ou pas, afin de débattre de certaines idées: «Un instant de non-mixité peut donc être source de découverte, et tremplin pour de meilleures retrouvailles entre les deux sexes», écrivent-elles. Elles évoquent les Frauencafés berlinois, une journée de discussion sur «Femmes, féminismes et pouvoir», décortiquent l'histoire des centres femmes genevois, se posent des questions sur la formation des filles, les filières obligatoires, les carrières ou plutôt les non-carrières féminines, et les inégalités. Conclusion: «Certaines revendications féministes, vieilles presque comme le monde, que j'estimais nécessaires mais chiantes, me touchent tout à coup directement. Serait-ce possible que ces thèmes poussiéreux demandent à être secoués par ma génération? Je m'étais préparée, je dois dire, à des combats plus subtils...»

Quant à mon numéro préféré, il s'agit du *Spécial poils* avec son édito à poils ouverts signé la poêle. Ladite poêle pensant qu'au fond, elle aurait peut-être pu s'aider avec ses poils. «Nos valeurs de la beauté nous viennent de loin. Et si je me sens humiliée lorsque je m'épile, ce n'est pas que je rejette tout rituel de notre société. Ce qui me révolte, c'est de ne pas être acceptée telle que je suis. C'est de devoir avoir honte de moi.» Sur ce je me dépêche d'aller chez mon esthéticienne - beau temps oblige - qui va me disputer car j'ai raté un rendez-vous et que je me suis dépoilée à coup de crème et de rasoir: deux faux ennemis du poil qui, lui, se poile et repousse de plus belle. Et dire que Vénus était poilue!

(bma)

LAUSANNE ET SES «BAD GIRLS»

«Bad Girls Go Everywhere», ou BGGE, c'est le nom d'un groupe de jeunes femmes, étudiantes ou assistantes à l'Université de Lausanne. D'abord regroupées pour lutter contre des affiches sexistes, elles ont maintenant formé une association non mixte avec des projets sur le long terme: s'interroger sur la prééminence des hommes au niveau professoral, ou sur la faible présence féminine dans certaines branches. Elle veulent également faire office de plaque tournante de l'information, par exemple en rendant attentives (et attentifs) les membres de la communauté universitaire à l'existence d'une médiatrice pour les cas de harcèlement sexuel. A lire dans l'*Uniscope* de cet été, preuve qu'elles sont prises au sérieux par les étudiants.

Quant aux mauvaises filles, elles ont le vent en poupe. Le slogan lancé dans les années 70 aux États-Unis: *les bonnes filles vont au ciel, les méchantes partout* a été repris par Ute Ehrhardt et développé en un livre* publié en 1994 qui a fait un tabac (la suite «*Comment devenir une méchante fille*», paraît cet automne en Allemagne). Dans cet ouvrage, la psychologue indépendante qui travaille à Wiesbaden – mère d'une fille – donne des recettes basées sur les expériences de vie de ses patientes. En gros, il s'agit de mieux définir nos objectifs et de foncer, sans trop nous occuper des autres, pour les atteindre. Elle donne l'exemple frappant de la jeune avocate qui veut ménager tout le monde, aide les secrétaires, fait des heures supplémentaires et se retrouve toujours sur le carreau à l'heure des promotions.

Et puis son grand truc, c'est notre sourire. Elle est pour celui, joyeux, qui vient du cœur, mais nous enjoint à éliminer ce fameux petit sourire - que toute une chacune connaît bien - retenu, aplati en une expression à la Joconde avec tout le désarroi du monde dans le regard. Ce sourire-là, on devrait se l'effacer à tout jamais du visage et exprimer clairement nos sentiments, c'est-à-dire le bon coup de gueule s'il s'impose. A propos de sourire, une amie me raconte que voici quelques années

aux États-Unis, les employées d'une immense entreprise de téléphone ont fait une grève du sourire. Si insupportable qu'elles ont obtenu tout ce qu'elles voulaient dans les plus brefs délais. Où je ne suis pas du tout la psychologue, c'est avec l'exemple de la roue de voiture qu'il faut changer soi-même afin de ne pas être prise pour la fameuse «pince» qui n'y connaît rien en mécanique. Là, je pense que l'on peut revendiquer haut et fort le fait de ne pas s'intéresser à la mécanique mais d'être quand même une bonne conductrice. Et de mettre cette ignorance au même niveau que celle de l'homme qui ne sait pas faire de la confiture de fraises mais qui n'est pas tarte en cuisine pour autant. Sinon quel stress, mesdames d'être non seulement au four, au moulin, à l'ordinateur et de surcroît sous le capot de notre voiture. (bma)

un truc rigolo. Nous voulions changer l'image qu'on nous colle lorsqu'on est classée féministe, une image de grincheuse gnan-gnan qui veut rappeler tout le monde à l'ordre et faire la morale. Nous, nous voulions nous amuser, parler de notre expérience de femme, de ce qu'on ressentait. C'était aussi une vérification de nos lectures et des thèses féministes sur le terrain.

Qu'aviez-vous envie de raconter ?

Nous voulions parler d'un autre féminisme et trouver une autre manière de traiter des femmes. Un féminisme plus axé sur la vie au quotidien, sans forcément faire de la politique. Nous voulions raconter comment on ressent les inégalités à partir de ce qu'on vit quand on sort, quand on va à l'école, à l'université ou au boulot. Nombre de mes copines considèrent le féminisme comme dépassé et ne se sentent pas concernées. On voulait leur montrer que c'est faux.

Voulez-vous vous adresser aux femmes de votre génération et vous démarquer de vos aînées ?

Oui, on avait envie de dire que le féminisme pouvait aussi être traité avec humour. On voulait être directes, parler de nos études, des poils, de toutes sortes de choses. Des sujets simples qui montrent les pressions qui s'exercent sur les femmes. Ce journal était distribué dans un cercle proche. Finalement nous nous donnions un peu en spectacle.

Ces discussions entre copines, ces espaces-femmes de Berlin et de Genève vous aident-ils à voir clair dans votre perception du féminisme ?

Oui, sûrement. Mais je dois dire qu'après un certain temps, j'ai arrêté de collaborer au journal. Il y avait plusieurs raisons à cette décision. C'était devenu difficile à assumer. Je souffrais des débats que je provoquais. Remettre sans cesse en question les relations hommes-femmes touche finalement à la sphère personnelle. Avec le féminisme revenait aussi à la surface la séparation de mes parents. Le féminisme de ma mère en était peut-être une des causes. C'est du moins ce que prétendait mon frère. Féminisme rimait de plus en plus avec rupture et sépa-



* Ute Ehrhardt: *Gute Mädchen kommen in den Himmel, böse überall hin. Warum Bravsein uns nicht weiterbringt*, Wolfgang Krüger Verlag, 1994.

ration et ça devenait pénible. Ça remuait trop de choses personnelles. Je n'avais plus envie de me mettre en avant. J'avais toujours envie de parler mais à un autre niveau.

En dépit de ces difficultés, gardez-vous l'étiquette féministe ?

Oui, mais j'aimerais faire une pause, prendre une respiration. Je renouvellerai mon abonnement au féminisme plus tard... Bien sûr, les autres me

perçoivent comme une féministe. Un séjour à Berlin, un travail d'électricienne, une collaboration à «*La Poilue*», tous les ingrédients y sont. Je pars dans quelques jours pour le Salvador. Je vais y travailler pour une ONG (Organisation non gouvernementale). Je vais faire de nouvelles découvertes mais je sais qu'il faut encore se battre. Tout est loin d'être gagné.

Simone Forster